

PAPA ET BÉBÉ

UVREZ n'importe quel livre, serait-ce le plus poétique et le plus fin du monde, vous n'y trouverez rien qui soit comparable au bavardage d'un bébé heureux, qui pense tout haut et se sait à son aise. Soulevez délicatement chacune de ses grosses bêtises, chacune de ses monstrueuses niaiseries, et vous trouverez toujours un rêve adorable, une pensée charmante, un grain de poésie naïve, qui se cache là comme une goutte de rosée.

Hâtez-vous, chers papas ; hâtez-vous, jeunes mères, de jouir de votre bébé. Demain il aura des moustaches, — eh oui, demain ! — et vous, des cheveux blancs. Demain, il rougira si vous lui parlez de sa bonne tête blonde et de ses petons roses. Hâtez-vous ! On est père toute sa vie, — on n'est papa qu'un jour.

Et toi, l'amour chéri, écoute bien ce que je vais te dire : Quand ton père t'embrasse, relève de sa main les boucles de tes cheveux et te regarde en face d'un long regard humide ; quand le soir il t'enveloppe dans sa robe de chambre où tu es si bien, et, tout doucement, te berce en te racontant sa longue histoire ; lorsque de sa main il enveloppe la tienne, lorsqu'il te dit tout bas : " M'aimes-tu ? " en t'embrassant le cou, et que ses lèvres restent bien longtemps sur ta petite peau rose. — pense alors, mon amour, aux enfants qui n'ont ni père, ni mère, ni dodo, ni baisers, pense à la reconnaissance : tu n'as d'autre moyen de payer ce pauvre

homme, qui t'a tout donné et ne réclame rien.

N'as-tu pas déjà senti un petit frisson, comme un besoin de te blottir en lui, lorsque tu sentais son cœur battre près de ta poitrine ? C'est qu'en effet, petit homme, à vous deux, vous ne faites encore qu'un. Vous avez le même nom, la même étiquette ; vois un peu : tu lui ressembles à ton papa ; sa vie, c'est la tienne, et l'on dirait qu'il se dépouille pour t'enrichir ; il te donne goutte à goutte un peu de sa jeunesse, tu bois dans son verre, mon chéri ; si bien que plus tard, lorsque tu seras fort, le vieil ami sera faible, et si alors tu ne baises pas ses cheveux blancs et ne le soutiens pas de ton épaule, tu seras comme un misérable qui refuse de payer sa dette.

Aussi, cher enfant, le meilleur est de payer chaque jour ce que l'on doit aux autres, et lorsque le soir, avant de t'endormir, tu vois ton petit père se pencher vers toi, prends-lui la tête dans tes deux petites mains, et dis-lui tout bas, si bas que les mouches elles-mêmes ne puissent l'entendre, dis-lui : " Papa, tu m'as bien aimé aujourd'hui, je t'en remercie ! " Et comme le bon ami sera content et s'approchera plus près encore, tu l'embrasseras tout doucement, en lui disant bonsoir.

Ah ! petit lecteur, si tu étais sur mes genoux, comme je t'apprendrais à embrasser ton papa ! — je sais ce que c'est, va !

GUSTAVE DROZ.